

KEN BUGUL (2006) *La Pièce d'or*, Paris, Ubu éd., 314 pp.
[Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU]

Avant il y eut l'écriture de soi avec *Le baobab fou* (Abidjan: NEA, 1982), *Cendres et braises* (Paris: L'Harmattan, 1994) et *Riwan ou le chemin de sable* (Paris: Présence africaine, 1999). Romans où se dessinait son identité, se reconstruisait sa vie. De cette période autobiographique retraçant sa crise identitaire, son retour aux sources et l'avènement du bonheur à travers la réconciliation avec soi-même et avec la société qui l'a vu naître, elle plongea dans *La folie et la mort* (Paris: Présence africaine, 2000), son retour au pays fut aussi la naissance d'une nouvelle perspective formelle et conceptuelle de son écriture qui se tourna vers les autres après le repli sur soi. D'abord concédant une vie aux couleurs de l'Afrique mais sous forme de roman policier dans *Rue Félix Faure* (Paris: Hoëbeke, 2005) et maintenant s'installant de plein pied dans l'oralité entamée dans *Riwan*, dans le récit itératif, avec un style particulier, redondant, laissant transparaître des sonorités propres à une civilisation, antéposant au caractère linéaire et synthétique du français la circularité et répétition propres à l'expression des africains¹.

L'année de publication de *La folie et la mort*, l'auteure mettait en exergue dans un article intitulé "Questions, enjeux et défis" (*Notre librairie*, 142: 6-11) le rôle de l'écriture et la signification de la conception de cette écriture:

Écrire est un acte d'audace, d'engagement et de courage, donc de transgression. [...] Écrire aujourd'hui est une nécessité pour ne pas perdre de vue qu'au commencement était le Verbe et à la fin du commencement l'Écriture. [...] Il faut écrire l'Espoir, si cela est encore permis. (Id.: 8-10)

Six ans après avoir inauguré un nouveau cycle dans son œuvre, c'est ce que cette écrivaine originaire du Sénégal a fait: elle a écrit l'Espoir pour la dignité des peuples, *La Pièce d'or*.

Ba'Moïse savait ce que cette pièce d'or représentait. Cette pièce d'or, tant qu'elle serait là, il y aurait de l'espoir. Il y aurait un filet de lumière furtif, au moins, plutôt que le trou noir dans lequel le pays s'enfonçait. (89)

La mythique Pièce d'or du Condorong, offerte à la grand-mère de Moïse, le "révolutionnaire", "le fou récent", seul lucide dans ce "pays en

¹ Termes utilisés par l'auteure : <http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-ken-bugul-senegal-piece-or-francofonie-296.php>

lambeaux”, où la violence, l’errance, la déchéance, le désarroi, la pauvreté et la débauche caractérisent le pays après l’indépendance et l’arrivée des nouveaux occupants du gouvernement, est le symbole de la foi en l’être humain. Elle est l’espérance d’un nouvel ordre économique où société et économie se réconcilieraient; où le peuple cesserait d’être conformé par une masse informe vouée à une dynamique de survie, tandis que les élites au pouvoir profitent de leur situation pour vivre de la misère de ce peuple métamorphosé en détritrus, vivant sur une montagne de déchets, ironiquement baptisée Montagne Sacrée.

Le récit prend la dimension d’un mythe dont l’espoir est le Graal, tout en dénonçant la faillite de la démocratie en Afrique, les turpitudes du pouvoir et la corruption des élites, ainsi que le dévoiement des religions. Pour ce faire, la narratrice hétérodiégétique et omnisciente focalise sa narration sur la famille de Moïse, détentrice de la pièce d’or. Ce dernier est l’élément central autour duquel gravitent son père, Ba’Moïse, sa mère, définie par rapport à ses fils ou à son mari, son frère Zak et ses amis, Lam’s et Alioune Sow.

L’avènement du premier fils, Moïse, marque le point de départ d’une histoire tripartite. La première partie nous présente les racines de celui qui sera le nouveau guide, son départ et son retour de Yakar, l’Espoir. Moïse part faire ses études, ses différentes lectures l’incitent à créer des groupes de discussions littéraires et politiques, devenant par là-même l’initiateur d’un mouvement contre l’attitude des nouveaux occupants. Remarqué, sa bourse est retirée et il est forcé de retourner chez lui. Son père est profondément déçu par ce qu’il considère un échec, la mère s’en réjouit.

Dans un deuxième temps, la misère planant déjà sur la famille, Ba’Moïse prend l’Horaire qui mène à Yakar à la recherche d’un peu d’argent pour la survie. Toutes ses attentes tombent à l’eau une fois arrivé à la Montagne Sacrée, sa dignité paraît se consumer. Au fur et à mesure que les déchets s’entassent vers l’Est, la direction sacrée, et que la Montagne s’accroît avec le nombre d’habitants accrochés à ses flancs, la terre vrombit, se révolte, fait naître un bruit sourd de ses entrailles. Dans ce “pays de jemenfoutisme” (122), les nouveaux occupants ont institutionnalisé la corruption, ayant pour objectif la puissance et le pouvoir à vie. Leur propre enrichissement est le fruit de la paupérisation du peuple, sa fragmentation, sa perte de points de repères et de valeurs. Il n’y a que l’errance, la déchéance, dans ce Yakar peint en désarroi. Dieu est déplacé, lui, par le profit et l’intérêt.

Le père appelle son deuxième fils à venir le rejoindre, devenant ainsi Ba'Zak ou Ibra; peu de temps après sa femme aussi viendra s'adosser au dépotoir humain. Très influencé par les paroles de son frère aîné à son retour de la ville, Zak décide de se mettre en route vers un avenir meilleur, vers le nord, doté de sa pièce d'Or. Son aventure aux côtés de Mawdou, le fils de celui qui aida Ba'Moïse à devenir un mendiant efficace et un cocu consenti, ne les mena pas plus loin que la gare de Yakar. Cependant l'expérience psychotrope et hallucinogène du voyage de Datura transporta Zak au-delà des frontières, ce voyage lui donna à connaître de plus près la condition humaine. En même temps que son frère, Moïse entrepris un autre voyage, le retour à Yakar. Leur mère morte, les deux frères se retrouvent, poussant chacun son mort-vivant et présentant au peuple la pièce d'Or, l'espoir d'une redistribution des biens, d'une vie meilleure, d'une revalorisation individuelle et collective. Malgré la déstructuration socioculturelle et la destruction des valeurs traditionnelles, la tolérance et l'harmonie d' "avant les années soixante" sont encore à la portée du peuple.

L'auteure établit à travers son texte un engagement, une prise de parole et de position dans le discours dominant. La parole engagée est porteuse puisqu'elle engage le lecteur, elle le conduit à regarder le monde avec des yeux différents. À la façon des mythes, Ken Bugul présente un récit de régénération, une recréation du monde après une ère de cataclysme où les hommes et les femmes en proie au chaos ont pu débanquer le dieu-argent, laissant de côté *l'homo œconomicus*, en faveur de la paix, Shalom, et de la dignité.

BIVONA, Rosalia (2005) *La mensa in scena magrebina, ovvero il cibo come pre-testo narrativo*, Napoli, Arte Tipografica Editrice, 288 pp. [Efstratia OKTAPODA-LU]

C'est une véritable nouveauté que cet ouvrage sur la nourriture et le repas de Rosalia Bivona! Cette spécialiste de la francophonie maghrébine nous a concocté un véritable menu, une gastronomie succulente composée des écrivains maghrébins des plus appétissants, au sens propre et figuré: Mouloud Feraoun, Ali Boumahdi, Rachid Boudjedra, Marcel Bénabou, Fouad Laroui, Moufida Tlatli, Souad Guellouz, Férid Boughedir, Mahi Binebine, Malek Alloula.

Ce petit chef d'œuvre propose de nouvelles perspectives dans la littérature méditerranéenne arabe et francophone, et pose désormais de